



CLASSIQUES
GARNIER

LESTRINGANT (Frank), « Andrée Comparot, *Sebon, Vivès et Michel de Montaigne* », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VI*, n° 21 - 22, 1985 (Janvier – Juin), p. 78-80

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11837-4.p.0080](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11837-4.p.0080)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1985. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

de François Rigolot, dont le titre : « Référentialité, Intertextualité, Autotextualité dans les *Essais* de Montaigne » (p. 87-102) indique suffisamment la démarche et le sens. C'est en définitive dans l'« autotextualité », c'est-à-dire dans la référence du texte à lui-même, qu'une « rhétorique de l'exclusion » se met progressivement en place pour affirmer la présence de plus en plus prépondérante du « je » au détriment des « autres » — les « auteurs ».

Montaigne remarquait à propos de la disparité des exemples : « on joint toutesfois les comparaisons par quelque coin » (III, 13). La même observation vaudrait pour ce triple trajet de lecture à l'intérieur d'un ensemble polyphonique traversé de cohérences diverses mais toujours fécondes. Nous avons par ailleurs suffisamment insisté au cours de cette recension sur les défauts formels du recueil : nombreuses coquilles typographiques qu'il serait vain de relever ici, textes transposés de l'anglais dans un français parfois approximatif, pour qu'il soit utile d'y revenir en fin de parcours. Souhaitons cependant que les éditeurs des prochains fascicules apportent plus de soin à leur réalisation matérielle.

En tout état de cause, le présent volume oppose le démenti le plus éclatant au dire de Craig B. Brush selon qui l'auteur des *Essais* resterait « un enfant perdu dans les couloirs de la critique littéraire contemporaine » (p. 153). La foule de ses parents d'adoption ne peut au contraire que réjouir et laisse présager une adolescence heureuse et choyée.

Frank LESTRINGANT

Andrée COMPAROT,

Amour et vérité. Sebon, Vivès et Michel de Montaigne.

Paris, Klincksieck, 1983, 272 p.

Livre de foi que cet essai dont le sous-titre aurait pu être : « Montaigne théologien ». Le propos de l'auteur est en effet de montrer comment, dès sa traduction de la *Théologie naturelle* de Raymond Sebon et plus tard à travers les *Essais*, Montaigne élabore un nouvel augustinisme où l'injonction socratique du *gnothi seauton* « placerait l'homme au centre du monde, dans la jouissance d'une pensée fondée sur son détachement même » (p. 29). La réflexion, conduite en trois grandes étapes — « Sebon et l'augustinisme moral », « Vivès et l'amour parmi les hommes », « Montaigne lecteur du *De Tradendis Disciplinis* ou le renouvellement de la pensée scientifique » — recherche par quelle décantation progressive l'auteur des *Essais* aurait débarrassé l'œuvre de Sebon de ses relents de thomisme, et opéré par le truchement de Vivès une sorte de « retour à saint Augustin » et à l'« optimisme universel » qui y serait en germe. Au terme, se découvrirait, dans la tradition bonaventurienne du *Quod nihil scitur* de Francisco Sanchez le Toulousain, la certitude de la science divine, née du refus des vaines sciences acquises.

L'analyse, dont on peut d'après ce trop bref résumé mesurer l'ambition et les dangers, pêche pourtant dans le détail par des vues

souvent rapides ou approximatives. Ainsi la condamnation par Montaigne des « cosmographes » — et non pas des « topographes », comme il est dit p. 79 — au début de l'essai *Des Cannibales* paraît-elle mal comprise. Il ne serait pas venu à l'idée de Montaigne de reprocher au cosmographe André Thevet, qu'il avait en vue, « l'organisation » de ses ouvrages et « la clarté logique de l'expression » — qualités fort étrangères à l'Angoumoisain aussi bien du reste qu'à son confrère Belleforest. C'est uniquement la puissance des affirmations qui est en cause, et plus encore cette ambition qui est celle de tout géographe universel de décrire l'insaisissable variété du monde *more geometrico*, « suivant les cercles du ciel », comme le veut la définition de Ptolémée, le fondateur de la discipline. Du même coup la possibilité d'une « science véritable », qui dépasserait la certitude immédiate de l'expérience sensible et s'élèverait du particulier (la topographie) au général (la cosmographie), est non pas affirmée par Montaigne, mais définitivement compromise. Est-ce de cette manière, comme le veut M^{me} Comparot, que s'impose « une exigence de vérité... en laquelle Montaigne place une interprétation, ou une vision qui atteint à la vie éternelle » ? Ne conviendrait-il pas d'y voir plus simplement l'effet d'un pyrrhonisme dont le nom est rarement prononcé ici ?

Le commentaire par Andrée Comparot de l'*Apologie de Raymond Sebon* soulève des difficultés du même ordre. Dans le passage célèbre où Montaigne stigmatise la « merveilleuse yvresse de l'entendement humain » qui désire « s'apparier à Dieu » et fabrique pour cela des idoles à sa semblance de mortel, l'alternative consistant à l'inverse à « ramener à soy les conditions divines et les attirer ça bas » est jugée à tout prendre préférable, mais guère moins vaine (Villey-Saulnier, p. 517). L'on ne saurait donc en déduire que « la soif de l'absolu qui tourmente l'homme et fait aussi la grandeur de sa condition » l'emporte sur la condamnation des philosophies fautives (p. 89). Une telle soif d'absolu est à ranger elle-même parmi les effets de la pernicieuse ivresse, et le contexte, qu'Andrée Comparot cite elle-même en note (p. 233, note 14) ne laisse aucun doute à cet égard. La conclusion de Montaigne : « il a fait en plusieurs façons et l'un et l'autre, de pareille vanité », dit très exactement le contraire de Vivès, et marque une singulière distorsion du propos de saint Augustin (*Cité de Dieu*, IV, XXVI). En tout état de cause, la formule montaignienne qui radicalise Augustin, et ne tient nul compte ici de la glose orthodoxe développée par Vivès, laisse mal deviner ce « désir de Dieu » que M^{me} Comparot y décèle. Il semble difficile de voir autre chose qu'un scepticisme — éventuellement chrétien — dans ce court passage sur lequel l'auteur a eu raison d'insister et dont il est dit fort justement qu'il est « essentiel à la pensée de l'*Apologie* ». Le défaut de la thèse — au demeurant très nourrie — de M^{me} Comparot est alors de vouloir réajuster la pensée de Montaigne sur celle de ses inspirateurs. Comme si, au lieu de replacer l'auteur des *Essais* dans une perspective augustinienne, l'exégète avait lu — et relu — Augustin, Sebon et Vivès à travers Montaigne. En définitive, cet examen ponctuel suffit à jeter le doute sur l'affirmation finale qui veut que Montaigne, en ses *Essais*, soit « toujours plus proche de l'authenticité de la doctrine d'Augustin, que de son commentateur Vivès » (p. 222). Il est parfois aux antipodes de l'un et de l'autre, alors même qu'il leur emprunte comme ici des

formules littérales. Daniel Ménager a sur ce point apporté des arguments convaincants dans sa récente étude sur « Mémoire et écriture chez Montaigne » (*Œuvres et critiques*, VIII, 1-2, 1983, p. 170 sqq.).

Une réserve d'ordre plus technique concerne la discrimination pour le moins imprudente qui est introduite dans l'usage que Montaigne ferait respectivement des citations d'Augustin d'une part, de Cicéron et de Sénèque d'autre part. A ces derniers l'auteur des *Essais* ne serait redevable que d'anecdotes et de broderies ornementales, tout en demeurant fondamentalement étranger à leur pensée — comme l'indiquerait par exemple en I, 39 la « discontinuité des emprunts stoïciens » (p. 99), attestant, si l'on en croit M^{me} Comparot, « l'opposition foncière de Montaigne à cette philosophie ». En revanche, une seule phrase de saint Augustin en début d'essai suffit à « donner sens à toutes les digressions qui suivent ». Pour établir la preuve d'une pareille hypothèse, il aurait fallu procéder à un inventaire systématique, que cette thèse abrégée — mais la faute en incombe selon toute apparence à l'éditeur — ne saurait dresser.

Nul ne doute, bien entendu, qu'Augustin et son commentateur Vivès soient l'une des sources principales des *Essais*, et le très utile « Index des emprunts et rapprochements », figurant en appendice, l'illustre abondamment. Mais autre chose est de parler d'influence — surtout en matière de doctrine théologique. Il semble en effet qu'à vouloir rendre Montaigne plus théologien qu'il n'était peut-être, Andrée Comparot n'en vienne à gauchir parfois le sens de l'œuvre. En quoi par exemple les puissants effets de l'imagination sont-ils rattachés par Montaigne en I, 21, au péché originel et à son châtement (p. 95) ? De même, comment affirmer que le refus de Cicéron par Montaigne en II, 10, soit d'abord fondé « sur un principe religieux » (p. 102) ? L'essai *Des livres* dit exactement que les seuls ouvrages du Père d'éloquence que le Gascon retienne « sont ceux qui traitent de la philosophie signamment morale » (V-S., p. 413). Est-ce alors parce que Montaigne s'en prend un peu plus loin, toujours à propos de Cicéron, à « ces ordonnances logiciennes et Aristotéliques » ? Mais tout cela est affaire de style et de forme, bien plus que d'« idées » — qui font expressément l'objet de cette étude.

De la sorte, ce livre « engagé », au sens où il engage une conviction et une foi — et de ce point de vue il n'est aucunement critiquable, bien au contraire — échoue dans sa démonstration, semble-t-il, par trop de rapidité et des affirmations sans nuances qui découragent souvent l'adhésion. Les opinions diverses ou adverses — qui par exemple ne verraient pas dans l'amour la « réalisation suprême » de l'existence et de l'œuvre de Montaigne (p. 222) — auraient mérité d'être réfutées plus longuement. Et Pierre Villey, qui sert un peu ici de tête de Turc, aurait pu être relayé, dans le rôle ingrat d'avocat du diable, par ses nombreux et modernes continuateurs.

Frank LESTRINGANT